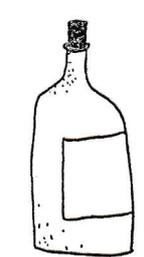
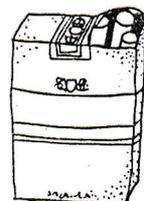


Gilda! Gilda! mon amour...



Une voiture noire s'est arrêtée devant chez moi. Je la regarde, accoudé à la fenêtre.

C'est un véhicule de luxe, sûrement un modèle unique si j'en juge d'après ses ailes inutilement belles, ses chromes rutilants et son fuselage qui se termine en circonflexe. Je la regarde, silencieuse et fatale au bord du trottoir. Elle me fascine et me fait peur.

Je ne suis pas vraiment surpris. Je crois que je comprends et je peux même carrément dire, hélas, que je comprends. Je l'attendais depuis longs temps, sans y penser. Elle est venue pour moi, voilà ma certitude. A travers le pare-brise, j'aperçois dedans deux hommes assis. Ils m'attendent. Bien que je les imagine terrifiants, il est difficile de s'en faire une idée précise du quatrième étage. Rien ne permet d'affirmer qu'ils sont inquiétants. Sobrement vêtus, deux hommes assis en costume gris: on ne peut rien voir de plus. Mon étonnement vient de l'indifférence des passants d'habitude si prompts à se retourner sur les carrosseries superbes. Même les gosses ne s'arrêtent pas, pas un regard, on dirait qu'ils ne la voient pas ou qu'ils refusent de la voir. Comme mon laitier, M. Robert, qui vient pourtant de garer son triporteur juste derrière la voiture noire.

Il faut que je me fasse à cette idée... D'habitude, à cette heure, je descends tranquillement chercher mon bideau de lait. On a de la chance dans le quartier: M. Robert est le dernier laitier qui livre à domicile. Ensuite, je me chauffe du café, je cuis du lait. Parfois, quand il me reste du lait froid, j'y jette une poignée de céréales, directement dans le pot. J'avale d'abord le café au lait et ensuite les céréales. Ce n'est pas très intéressant, évidemment, mais toutes les journées commencent de la même manière pour tout le monde. C'est délicieux, la certitude du café au lait chaque matin (que Dieu fait). Vous êtes un chef d'entreprise, ou bien un grand penseur qui a déjà marqué son siècle, mais votre journée sera foutue et vous ne ferez rien de bon simplement parce que vous n'avez plus de café, ou plus de lait, et que vous n'êtes pas vraiment à la hauteur tant que vous n'avez pas avalé votre café. Tiens, M. Robert qui revient, poussant la boille vide sur un chariot. Cette voiture noire ne l'impressionne pas comme elle devrait, car M. Robert représente le type même de l'homme modeste qui ne peut s'empêcher de couler un regard envieux vers les grosses limousines.

Le laitier ne se sent pas concerné. Peut-être pense-t-il qu'il a tout le temps d'y penser,

voire qu'il vaut mieux s'abstenir de la regarder. Avant ce matin, je n'y prenais pas garde non plus quand je la voyais glisser le long des boulevards.

Mais maintenant, je sais. Je suis comme un mort qui regarde son corbillard par la fenêtre. Cette fin triviale m'étonne à peine. Il n'y a plus qu'à descendre, à répondre présent. Je croyais pourtant que la mort était plus brutale qu'elle nous arrachait d'une espérance d'éternité. Je n'avais pas imaginé qu'elle passait un jour comme le camion des gros déchets et qu'il fallait marcher jusqu'à elle sans se départir de sa dignité. Comment m'y résoudre? Maintenant je me rends compte à quel point je tiens à la vie, à ma manière de vivre avec tous ses petits détails. Je ne peux concevoir de mourir sans avoir eu le temps de boire mon café et lorsque je l'aurai bu (même cette ultime tasse m'est refusée!) il faudra encore qu'ils me permettent de terminer le travail en cours et je sais que j'ai besoin pour ça de toute une vie, et encore des dizaines de milliers de tasses de café, de pots de lait aux céréales et de bouteilles de vin... Dans le fond, et malgré tout le temps que j'ai perdu, je refuse de mourir aussi bien demain qu'aujourd'hui. Peur? Non! Je n'ai pas le temps, c'est tout, pas le temps de mourir! Passez s'il vous plaît une autre fois, lorsque je serai disponible! D'accord, je rêvais parfois d'autre chose, d'une autre vie, mais celle que je menais (si je menais) contenait en germe toutes celles qu'il me restait à vivre.

Je tiens à la vie, très fort, maintenant qu'il faut descendre. Mais je vais faire mine de rien, je vais préparer ma valise comme si je partais pour quelques jours de vacances. Je ne me suis jamais absenté plus d'un jour sans emporter des bagages. N'est-ce pas émouvant de s'en aller mourir sa valise à la main, comme s'il était imprudent d'embarquer pour l'au-delà sans une réserve de chaussettes, quelques habits de rechange, de la lecture et plusieurs cartouches de cigarettes pour passer le temps? Ne vont-ils pas flancher devant tant d'innocence? Il ne faut pas trop en mettre, ça leur ferait plaisir de constater que la mort m'impressionne au point de tout emporter. Je m'en tiendrai à l'essentiel. Trois chemises. Quelques pantalons. Cinq slips. Une pile de mouchoirs (je me méfie surtout des larmes). Mon rasoir... Deux pull-overs. Un pyjama. Ma brosse à dents. La cartouche de cigarettes que j'avais mise de côté en prévision des vacances, et puis non, plutôt une pipe et ma réserve de tabac pour les longues soirées d'éter-

nité. Une bible, ça leur fera plaisir. Cinq chefs-d'œuvre, au hasard. Assez, suffit, tout le bagage d'un intellectuel qui se rit de la mort! Vite, le temps presse! Pas de commentaires, pas d'affolement... Bouclons la valise!

Coup d'œil par la fenêtre. J'espérais encore... Je me disais: pfiut! Envole! Il n'y aura pas cette auto noire. Tu vas te réveiller trempé de sueur, tu t'écouleras jusqu'à la fenêtre et le cauchemar aura cessé. Ce serait trop beau, trop simple. Au fond, je savais que je ne rêvais pas, mais dans les rares moments, quand il s'agit de regarder la mort en face, les plus pessimistes succombent aux maniaqueries de l'espoir. Elle est pourtant là, sous ma fenêtre, l'auto noire de la mort. Il me reste à marcher jusqu'au bout de mon histoire. Je veux rester maître de mes derniers pas. Je veux partir sur une bonne idée de moi-même. Digne. Sans larmes et sans cris. L'homme qui est assis au volant a remué les bras. Deux messieurs polis et sans haine, j'en suis certain. Ils ne font que leur boulot, comme les gens qu'ils viennent chercher depuis toujours.

Voilà! J'ai saisi la poignée de ma valise et je me dirige vers la porte. J'ai beau me dire que je m'en fous et que tôt ou tard, n'est-ce pas, c'est le lot de chacun... C'est dur de tout quitter pour toujours, de laisser en plan mes papiers, mes livres, mes tableaux. La chambre que je voulais repeindre. Mon appartement. Mes projets, surtout mes projets. Et mes amis qui se bousculent dans ma mémoire.

Et mon amour, Gilda, mon amour. Surtout. Je refusais d'y penser parce que ça fait trop mal. Mais Gilda hurle son nom et je ne peux l'oublier, je ne peux donc m'oublier...

J'entends que la radio de ma voisine annonce du beau temps. Pour elle, le beau temps. Cette vieille dingue à moitié sourde devrait se trouver à ma place. Pourquoi moi et pas elle? C'est injuste. Je suis certain d'être encore jeune, tandis qu'elle est vieille, bête et méchante!

Est-ce la chute de l'ascenseur qui creuse ce vertige dans mon âme? L'âme!.. Au creux du ventre, oui, comme si j'avais peur. Comme si je me sentais descendre dans le néant. A qui pourrais-je téléphoner? Où demander du secours? Prier, j'en suis incapable, ce serait comme lécher les bottes d'un bourreau. J'aurais dû prendre les lettres de Gilda...

Gilda, au secours! Je sais qu'elle remuerait ciel et terre pour me sauver. Elle dérangerait le Conseil fédéral... A quoi bon? Ne vois-tu pas que c'est inutile, qu'il faut marcher seul devant le dernier moment?

Dieu merci, je n'ai pas d'enfants à embrasser sur le seuil, ça m'arracherait des larmes. Pas de pathos, d'extrême onction, d'embrassades, de regards dégoûlant de pitié! Je m'en vais en toute simplicité, sans faire d'histoires, une valise à la main pour me donner une contenance.

Dernière secousse de l'ascenseur qui parvient au rez-de-chaussée. Même cette secousse va me manquer.

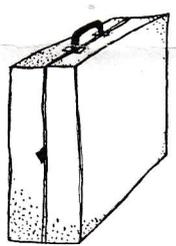
Il me semble que j'ai l'air parfaitement calme et exemplaire, que je supporte avec courage. Je m'enlève pas après pas à leur affection: s'ils me voyaient, ils chercheraient à me retenir, à me rappeler! Je marche. Je respire. Je me hâte sans courir. Je suis un piéton sur le trottoir. Je trotte. Je finis la course et j'ai mené le bon combat.

Ils n'ont pas bougé. La portière arrière s'ouvre avec lenteur. Pourquoi ne peut-il pas partir sans moi, cet horrible tube noir? Mes mains tremblent et j'ai des fourmis dans le creux des genoux. Ils ont accroché une couronne de fleurs au fond du tunnel où je dois entrer.

Est-ce possible? Courage, ne flanche pas si près du... Pas de chichis, je vais bientôt m'étendre dans cette boîte, je demanderai seulement qu'ils me laissent le temps de mourir avant de poser le couvercle et je sais d'avance qu'ils souriront car je serai mort avant qu'ils aient répondu. Je vais m'étendre. Maintenant, je pourrais presque jurer qu'elle est parquée sous mes fenêtres depuis toujours. Je ne la voyais pas...

J'arrive! Je ne me croyais pas capable d'avancer à si petits pas. Si je pouvais, je fractionnerais la dernière enjambée de telle manière qu'il me faudrait cent ans pour l'accomplir. Encore un demi-pas jusqu'à ci-gît. Mon dieu, les lettres de Gilda... Je vais plonger dans leur boîte, dans le tunnel de la mort au bout duquel il est permis de supposer qu'il se passe quelque chose. Peut-être rencontrerais-je Pascal encore tout fier d'avoir gagné son pari, ou bien l'âme d'un saint recrue de sagesse qui me regardera avec envie. De la lumière plus claire encore que les yeux de Gilda. Beurk, ce serait peut-être de décider maintenant que je crois dur comme fer. Fer à repasser, ok, je repasserais une autre fois, un autre jour que je veux bien fixer... Mon cœur, Seigneur, ce qu'il tape fort! Je ne dirai rien au Chauffeur, ni à son Garde du Corps. J'aurai ravalé ma dernière ironie. Dans ce taxi-là, c'est le Chauffeur qui connaît la destination. Je dirai seulement: bonjour!

Encore un quart de pas. Est-ce possible? Gilda! Gilda! Mon amour...



J.B. Vuillème

JEAN-BERNARD VUILLÈME

Ecrivain-journaliste, Jean-Bernard Vuillème est né en 1950 et a déjà publié cinq livres. Romancier à l'inspiration originale, il écrivait d'abord «La Tour intérieure» (Ed. du Sauvage), puis un recueil de nouvelles «Pléthore» (Ed. Piantanida) adaptées en texte théâtral, suivies d'un roman «Le Règne de Pléthore». Ensuite, une grande enquête l'a mis sur la piste du «Temps des derniers cercles - Chronique historique» (Ed. Zoé); l'année dernière, il commentait «L'Amour en bateau», délicieux récit romancé fouetté par les vagues des lacs de Neuchâtel et Bienne (Ed. Zoé).

Actuellement, Jean-Bernard Vuillème est à la recherche de nouveaux thèmes et d'un... appartement pour poser sa machine à écrire, ses idées et ses livres: trois pièces lui conviendraient, pas chères, avec eau chaude pour son thé, dans la région du littoral neuchâtelois, voire du Val-de-Ruz, si possible avec laitier à domicile et place de parking pour une limousine noire en attente.

